

“Le temps, la ville et l'architecte”

Voici le programme détaillé du premier colloque pierre-riboulet, qui aura lieu le jeudi 16 novembre prochain de 14 à 18 heures à l'amphithéâtre du pavillon Babinski de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière. Une date à noter sur vos agendas !

14 h 15 - Introduction : Le temps, matériau de l'œuvre de Pierre Riboulet, par Paul Chemetov, architecte

15 h - Dialogue 1*

Le projet, une rencontre du lieu et de la pensée

Pierre Bergounioux, écrivain, débat avec Michel Corajoud, paysagiste et urbaniste

16 h - Dialogue 2*

Œuvre intangible ou œuvre adaptable ?

Michel Huet, avocat, débat avec Christian Devillers, architecte

17 h - Pause

17 h 15 - Dialogue 3*

Quand l'architecture a-t-elle fait son temps ?

Emmanuelle Colboc, architecte, débat avec Pierre Albertini, député-maire de Rouen

18 h 15 - Conclusion : Et en fin de compte ? par Gérard Thurnauer, architecte

*Modératrice : Irène Omélianenko (productrice à France Culture).

La visite à Saint-Denis

Le 3 juin, un beau samedi de Pentecôte lumineux et doux, nous nous retrouvons à une bonne vingtaine (ou une petite trentaine) pour visiter « deux cités en cours de renouvellement urbain ». Les mots administratifs cachent des réalités très différentes et renvoient, sous ces appellations contrôlées, les lieux, les familles et les habitants à une réalité très stigmatisée de banlieue et de politiques urbaines.

La ville ordinaire

En fait, il s'agit de deux restructurations d'îlots d'une centaine de logements chacune ayant pour objectif de transformer les deux cités actuelles – une barre à Double Couronne et quatre immeubles-tours à la cité Chantilly – en quartiers de ville ordinaires avec des immeubles ordinaires (accessibles depuis la rue) ou en résidence avec des immeubles autour d'un parc.

Des situations urbaines banales qui ne figent pas les habitants



Une bonne vingtaine pour visiter... (photo S. Salles)

à l'intérieur d'une cité : la ville ordinaire pour sortir de la cité, voilà ce que souhaitait Pierre Riboulet en concevant les premiers plans masse de ces opérations.

L'avancement des deux opérations est particulièrement intéressant à ce jour puisque les premières tranches sont achevées, les bâtiments voués à disparaître sont quasiment vides et les dernières démolitions sont programmées prochainement. Une partie des habitants en place dans les bâtiments d'origine ont déménagé dans les nouveaux immeubles. Demain, les immeubles non encore construits accueilleront ceux qui n'ont pu avoir de logements dans la première tranche, mais aussi des nouveaux habitants.

Le renouvellement urbain est une aventure collective. Aujourd'hui, la cohésion des habitants relogés est forte puisqu'ils se connaissent et ont vécu ensemble cette aventure. À Double Couronne, l'association de locataires, très structurée autour de Djamila, de M. Traoré et d'autres, permet de tenir l'équilibre entre forces institutionnelles, bailleurs et locataires, notamment sur les délicates questions de relogement.

Voir ces premiers immeubles construits et habités autour des anciens immeubles abandonnés et prêts à être démolis est donc un moment tout à fait particulier : un point d'équilibre où la trace du passé est encore visible alors que demain la mémoire des lieux restera dans le souvenir d'une partie seulement des habitants (installés dans les bâtiments des premières phases) alors que les nouveaux n'auront même pas idée de ce que c'était « avant ». Le renouvellement urbain en action, c'est aussi un « renouvellement humain », tourné vers l'avenir et la mixité des populations.

Pour le détail de la conception et de l'organisation urbaine de ces deux quartiers autant que pour les personnes impliquées dans ces projets, je vous renvoie au numéro 0 de *Lieu d'ancrage* où ceci est précisément expliqué. Restons sur notre visite qui nous a permis de découvrir ensemble ces quartiers.



Justesse de la hauteur... (photo A. Leduc)

Justesse et pertinence

À Double Couronne, nous avons mesuré la justesse de la hauteur des bâtiments autour du jardin, la pertinence de la composition de ces petits immeubles et la belle interprétation qu'en ont donnée les architectes (Soisick Cléret, Frédérique Keller et moi-même) avec des bâtiments avenants aux couleurs joyeuses. La rencontre inespérée avec Djamila (mais peut-on aller à Double Couronne sans rencontrer quelqu'un ?), qui nous a généreusement ouvert sa porte, nous a permis de visiter son appartement clair et fluide, avec une terrasse à en faire pâlir plus d'un. L'ascenseur permet à sa mère de lui rendre facilement visite au troisième étage et je me souviens de l'engagement personnel de Pierre Riboulet sur cette question de l'absolue nécessité de l'ascenseur comme un progrès à partager par tous.



Vu de chez Djamila (photo A. Leduc)



Le bâtiment de Frédérique Keller (photo A. Leduc)

Un volontarisme fragile

À la cité Chantilly (10x10), l'opération est à la fois plus fragile et plus militante. Plus fragile car les conditions de cette réalisation atypique (plan de masse global, conception partagée entre dix architectes et suivi centralisé par l'un d'entre eux) a manqué de continuité : changement de personnes tant dans la maîtrise d'ouvrage que dans la maîtrise d'œuvre. Plus militante car c'est le projet qui porte la continuité d'une conception tout à la fois originale et singulière. Aujourd'hui, l'achèvement de la deuxième tranche permet de mesurer la richesse de la conception urbaine : le modelage des espaces publics en rez-de-chaussée par les murs des garages et des jardins, l'intégration astucieuse de ces garages en partie sous les immeubles, l'imbrication des hauteurs (R+1, R+2 et R+3) ainsi que les traversées piétonnières en cœur d'îlot. Tous ces éléments apportent une idée de densité très méditerranéenne, un air de « casbah » particulièrement intéressant. Le suivi attentif et la mise au point des avant-projets architecturaux, faite notamment par Gilles Cohen (Atelier Choiseul architectes, qui a repris l'opération depuis deux ans) apporte une finition et une tenue qui donnent du corps au projet.

Là encore, la rencontre avec les habitants est spontanée et inévitable, occasionnant même une discussion animée entre l'architecte d'un des bâtiments (Dimitri Chpakovski) et les locataires avec des questions simples qui sont source de réflexion pour nous, architectes : pourquoi avez-vous mis une fenêtre à cet endroit ? pourquoi cette forme ?

À la cité Chantilly, l'aventure collective de la reconstruction d'un quartier à partir d'une démolition est moins prononcée qu'à Double Couronne : les parcours de démantèlement et de relogement sont plus individualisés et peut-être moins facilement acceptés.

Dernière remarque : de la cité à la ville ordinaire, la qualification des lieux change. La cité Double Couronne devrait s'appeler « résidence du Vert Galant ». C'est du moins sous ce nom, inscrit dans la pierre, que la pose de la première pierre a été faite. Mais depuis cette date, aucune nouvelle. Pierre Riboulet avait rebaptisé la cité Chantilly « 10 x 10 ». Aujourd'hui cette appellation est peu usitée (sauf par les urbanistes et architectes). Souhaitons que



Volumétrie et alignement le long de la rue Chantilly (photo S. Salles)



L'entrée du bâtiment de Malcolm Nouvel à Double Couronne (photo A. Leduc)

l'on passera au moins de la cité Chantilly au quartier Chantilly !

À suivre attentivement. Je vous propose un rendez-vous dans deux ans pour l'achèvement de ces deux opérations qui ont commencé en 2000-2001.

Florence Crépu



« 10 x 10 » : une finition qui donne corps au projet (photo S. Salles)

Un terrible retard...

Quand les émeutes du mois de novembre 2005 ont éclaté, certains ont été surpris ; les médias en ont fait un événement tout à fait inattendu, et pourtant... Lorsque l'on fréquente certains endroits non pas au quotidien, mais de façon professionnelle, lorsque l'on échange avec ceux qui y travaillent de longue date, personne n'est surpris par ces mouvements de révolte. Un grand retard, un terrible retard a été pris par les politiques. Ce n'est pas avec des interventions a posteriori et soudaines que l'on peut fondamentalement faire reculer les problèmes. Réagir sur le vif n'est que médiatiquement efficace.

Amenée à construire ou plutôt reconstruire 82 logements sociaux dans la cité des 4000 à La Courneuve, je pratique depuis moins longtemps que beaucoup d'autres cet endroit, en particulier le quartier de la Tour. Paul Chemetov y a terminé la rénovation de la place dite "transversante" et celle du centre commercial en transformant des espaces délaissés en un espace central qui rassemble. Notre opération se situe à l'angle sud de la cité, en bordure de la rue de Genève, frontière entre Saint-Denis et La Courneuve. Chose étonnante, en traversant cette même rue on s'aperçoit qu'elle porte un autre nom côté Saint-Denis. Les noms des rues sont là pour rappeler que l'histoire de Saint-Denis n'est pas la même que celle de La Courneuve...

Notre chantier est commencé déjà depuis quelques mois. Alors que le bâtiment émerge seulement du rez-de-chaussée, les bungalows de chantier sont déjà partis deux fois en fumée. Pourtant ce sont des logements sociaux. Celui qui construit, qui exécute, l'ouvrier qui travaille bien souvent depuis son plus jeune âge, ne comprend pas cette agression qu'il prend pour lui ; "génération perdue", disent-ils. Le responsable de l'entreprise, lui, n'a qu'une crainte : que l'un d'eux aille donner une "correction" à ces gosses, car leur réaction serait vite dramatique.

Il y a réellement une tristesse qui s'installe car la réflexion menée pour élaborer une architecture, une volumétrie, une ambiance qui offrent au quartier un mode d'habitat plus humain, plus attentif à la relation entre l'habitant et son quartier, entre la rue et chez soi, semble vaine. Le chantier avance, j'ai hâte qu'il se termine, mais je reste sans illusion sur sa capacité à changer le cours des choses. Pourtant, le projet a été fait avec une totale sincérité pour donner à chacun de ces logements une réponse particulière par rapport à sa position dans l'ensemble, une intimité, un bon ensoleillement, des prolongations intimes puis collectives vers l'extérieur, des espaces à partager entre voisins avant de retrouver l'espace de la rue. Ce sont les spécificités données à chacun qui façonnent un morceau de quartier.

Désolée par cette image sinistre des bungalows brûlés avec au sol des bleus de travail à moitié calcinés, je repars prendre le RER pour Paris, mais j'avais oublié que là, à

15h00, il peut s'écouler vingt minutes sans qu'un seul train ne marque l'arrêt à La Courneuve alors que six directs ont fait vibrer les quais en traversant la gare à vive allure pour acheminer au plus vite les touristes de Roissy à Paris centre. Quand enfin le train s'arrête, je réalise que la différence de niveau entre le quai et le train est de soixante centimètres : deux marches pour y accéder. Qu'en est-il de la personne âgée, de la mère de famille nombreuse ? Quand on voit un peu plus loin le luxe de la station menant au grand stade, la fameuse expression tant écrite et chantée, "avoir la haine", flotte inmanquablement dans l'air, doublée de cette impression d'une immense perte de temps.

Dans la même période, un autre concours me conduit vers Clichy-sous-Bois, tout près des bâtiments brûlés en novembre et présentés sur tous les écrans de télévision. Le sujet du concours : 50 logements sociaux à installer sur un plan urbain à peu près inexistant. Évidemment, le cours des événements précipite les choses : trois semaines pour faire un concours à partir d'un plan urbain totalement vide de sens, c'est lourd, voire inutile. Aucune analyse sérieuse, aucune donnée urbaine digne de ce nom pour travailler, seulement un jeté sur un plan de quelques immeubles de faible hauteur (R+5, surtout pas plus) qui s'empresse d'enfermer de petits jardins intérieurs pour redessiner la rue que les grands ensembles aujourd'hui décriés auraient oubliée. Quelle pertinence un projet d'architecture peut-il apporter quand tout le système de voirie et la mixité urbaine sont à revoir : une rue pour aller quelque part ou simplement pour demeurer ?

Acheminée là aussi par l'intermédiaire d'un bus, je décide de repartir à la fin de ma visite du site, sans savoir qu'à Clichy-sous-Bois au milieu de la journée il n'y a qu'un bus par heure qui circule. Bel exemple de délaissement par les infrastructures : l'ancien plateau agricole magnifique de Clichy-sous-Bois, adossé au bois de Bondy, jouxtant Montfermeil, est soigneusement évité par tous les moyens de desserte. Mais là-haut aussi des personnes vivent, les mêmes qui se retrouvent à déambuler à Paris devant les vitrines du quartier des Halles, lieu de représentation de toute cette marchandise "inaccessible" qui leur est vendue à force d'images télévisées.

Beaucoup de naïveté dans ces propos, mais une réelle colère parce qu'aujourd'hui nous savons à quel point un quartier peut vivre s'il est pris dans sa globalité et non pas comme un "morceau à fleurir". Plus on identifie le quartier en difficulté, plus on l'isole du reste du territoire. L'infrastructure, l'activité, les logements, les équipements sont les éléments qui font la ville. Un logement ne peut bien être approprié que si l'individu est intégré, dans son fonctionnement quotidien, à celui de la société. Sinon l'habitant est enfermé à l'extérieur.

Emmanuelle Colboc